

« Écoute *ma* fille... »

## La rivalité mimétique entre mère et fille, un processus relationnel générateur de violence

---

Jean-Paul Mugnier<sup>1</sup>

### Résumé

*Régulièrement, la clinique conduit à constater l'intensité, voire la violence du lien unissant la mère et la fille.*

*À partir des hypothèses proposées par Françoise Héritier et René Girard, l'auteur avance l'idée qu'à l'origine de la complexité de cette relation, se pose la question de l'identité et de la lutte à laquelle l'une ou l'autre, parfois les deux, se livrent pour échapper à cette « mêmeté ».*

*Plusieurs exemples montrent comment l'échec de cette tentative de différenciation peut aboutir tantôt au sacrifice du couple conjugal, tantôt à celui de l'enfant en particulier lorsque la mère a elle-même été victime de maltraitances.*

### Abstract

*Clinical practice leads often to observe the intensity or even the violence existing inside the bond between mother and daughter. Working on hypothesis proposed by Françoise Héritier and René Girard, the author considers that at the origin of the complexity of this relation, the question of identity and of the struggle used by each one to escape to this « sameness » is raised.*

*Different examples will show how the failure of these attempts to differentiation can lead to the sacrifice of the marital couple, or of the child particularly if her/his mother had herself be abused.*

### Mots-clés

*Identité, rivalité mimétique, sacrifice, tiers différenciateur.*

### Key words

*Identity, mimetic rivalry, sacrifice, differentiator third.*

---

1. Institut d'études systémiques, Chartrettes, France.

Lorsque je reçus le courrier d'Edith Goldbeter me proposant d'écrire un article sur la relation mère-fille, je me précipitai sur le téléphone pour lui donner mon accord. Cela m'obligerait à prendre un temps de réflexion, de questionnement sur ma pratique ! Quoi de plus dangereux pour un thérapeute que de se reposer sur ses acquis et de les transformer en certitudes ! Trois mois plus tard, je dois reconnaître que j'ai eu tort. Il faut toujours prendre le temps de mesurer les risques que cache une telle proposition. En effet, je ne suis pas certain d'être bien placé pour parler de cette relation. Tout d'abord, je n'ai pas de fille. Ce qui me prive d'un lieu d'observation à domicile. Ensuite, lorsque je considère autour de moi les mères et leurs filles qui me sont proches, force est de constater que cela est rarement simple. Observation probablement partagée par Edith et sans doute à l'origine de sa demande. Parler de la relation mère-fils serait certainement beaucoup plus facile. Ne suffit-il pas pour un garçon que sa mère lui dise qu'elle l'aime pour qu'il la croie ! Et qu'il reparte satisfait, convaincu d'être ce que la terre, et donc justement sa mère, a enfanté de plus précieux ! Qu'une mère raconte la même histoire à sa fille et celle-ci aussitôt la questionnera, lui demandera des preuves de ce qu'elle affirme ! La fille questionne la réalité... Probablement pour mieux pouvoir la contrôler. Reste à savoir pourquoi ?

Tenter de répondre à cette interrogation aurait pu faire l'objet de cet article. J'aurais pu par exemple avancer l'idée que cette volonté de maîtrise serait révélatrice d'une perte de contrôle, le sentiment de « s'être fait avoir ! »... Aller chercher dans la différence entre la sexualité des hommes et des femmes, l'explication de cette relation complexe ?

En effet, quand bien même il s'échappe parfois à l'insu de l'adolescent, l'émission du liquide séminal est toujours source de plaisir. Perdre le contrôle de soi et se satisfaire du plaisir tel qu'il se présente, dans ces conditions, n'est pas bien grave, au contraire.

En revanche, le sang menstruel, lorsqu'il coule pour la première fois, peut être cause de terreur, voire même d'angoisse de mort. Par la suite, si son apparition vient à manquer prématurément, tout le monde saura... Sans parler des conséquences.

L'homme peut toujours garder le secret autour de sa sexualité. Mais la femme, comment peut-elle garder le contrôle de ce qui se passe dans son corps ? Pour elle le plaisir peut être dangereux et inspirer la méfiance.

Ces prémisses proches des lieux communs auraient pu être le point de départ d'une réflexion à propos de la relation mère/fille, mais mon statut d'homme me pousse à une certaine prudence.

Ce sera pour une autre fois.

Peut-être...

« J'en ai assez de me demander tous les jours si en vieillissant je vais ressembler à ma mère ! Je voudrais bien être moi-même ! »

« Adolescente, je me suis promise à moi-même qu'aucun homme n'aurait sur moi le pouvoir que mon père avait sur ma mère ! »

« Moi, ressembler à ma mère, l'humiliation totale ! »

« Ma mère, j'ai besoin de la voir chaque jour ! Quand ce n'est pas possible, il faut absolument que je lui téléphone. »

« Ma mère, je ne peux pas imaginer qu'elle ne soit plus là. J'espère mourir la première ! »

Ces extraits de dialogue entendus lors de séance de thérapie illustrent la complexité du lien mère-fille. Si elle apparaît parfois fusionnelle ou, à l'opposé, particulièrement rageuse, l'intensité de cette relation est toujours évidente.

Un point de vue anthropologique permet d'envisager une première hypothèse.

Celui-ci rappelle que l'identité – idem – entre deux ou plusieurs personnes, est toujours source de violence. Dans les récits mythologiques, les jumeaux parfaits apparaissent régulièrement comme une menace. Souvent maléfiques, ils sont parfois les émissaires du mal sur terre. Il faut se méfier d'eux, de leur capacité à se faire passer l'un pour l'autre pour assouvir leurs plus noirs desseins. De même les questions éthiques que suscite la possibilité de cloner des êtres humains rappellent que pour se perpétuer et s'enrichir, l'humanité a besoin de différences.

Pour Françoise Héritier (1995), un des enjeux de la relation mère-fille est justement cette question de l'identité. Dans la relation père-fils, la mère ne peut pas ne pas être présente. Pour voir le jour, le garçon devra inévitablement séjourner dans la matrice maternelle. L'identité sexuelle père-fils transite par la mère – par la différence – que le géniteur soit présent lors de l'enfantement ou non.

Au contraire, ce qui caractérise d'emblée la relation mère-fille est l'identité des sexes. A peine celui de la fille est-il connu par la mère qu'une première question semble surgir : jusqu'où cette ressemblance ira-t-elle ? La présence d'un géniteur homme lors de l'engendrement ne peut garantir à elle seule que cette identité, cette « mêmété », s'arrêtera là ! Si la différence des sexes entre mère et fils entraîne une discontinuité dans l'identité père-fils, son absence entre mère et fille rend nécessaire la présence d'un tiers non seulement séparateur mais avant tout différenciateur. Sans lui, l'indifférenciation, pourrait devenir la marque de leur relation, indifférenciation qui est toujours source de violence.

À ce stade, il semble que les observations de René Girard (1972) sur la rivalité mimétique pourraient prolonger celles de F. Héritier. La thèse de cet auteur est la suivante :

- Tous les groupes humains sont travaillés par des mécanismes de mimétisme, d'imitation et de jalousie générateurs de violence. Chacun désire ce que l'autre désire au point d'imiter les manières de l'autre de désirer. Une telle compétition sans issue entraîne une indifférenciation des membres du groupe au point de menacer sa cohésion. Ce processus culmine dans une crise mimétique dont la fonction est d'empêcher l'explosion de la violence. Cette crise aboutit au sacrifice d'une victime – un bouc émissaire désigné par la communauté – rendue responsable de tous les maux du groupe. Malheureusement, si le sacrifice apaise les tensions il ne change en rien le processus mimétique qui, lui, reste à l'œuvre et annonce une nouvelle crise sacrificielle.

Ce mécanisme serait, selon Girard (1972), à la base de toutes les religions, voire de toutes les cultures même si, progressivement, des simulacres de meurtre puis des rituels ont remplacé le meurtre réel d'une victime.

Une telle hypothèse pourrait-elle s'appliquer à la relation mère-fille ? Si l'indifférenciation est source de violence, la rivalité mimétique qui en est à l'origine et qu'en retour, elle perpétue, définirait-elle, en l'absence d'un tiers différenciateur, la nature de ce lien ? Enfin ce processus pourrait-il lui aussi aboutir au sacrifice d'une victime innocente en l'occurrence le couple ou l'enfant de la fille devenue mère ?

Considérons de nouveau les extraits de dialogue cités ci-dessus. Les trois premiers ont un point commun. Dans chacune des exclamations apparaît le pronom personnel « Moi », comme si la rage était une ultime tentative pour trouver et sauvegarder son identité afin d'échapper à une emprise que la mère, présente ou non, vivante ou morte, aurait toujours sur la fille. Dans les deux affirmations suivantes, tout se passe comme si les filles avaient renoncé à « être », renoncé à leur identité de femme pour rester à vie « la fille de », au point de s'effacer derrière cette mère sans laquelle aucune vie ne semble possible.

Finalement, dans ces situations, tout se passerait comme si mères et filles luttait contre cette rivalité mimétique ou au contraire renonçaient à y échapper.

Je propose maintenant d'illustrer ces propositions avec l'aide de quelques exemples cliniques.

## Une première victime émissaire : le couple

---

### « *Jamais comme ma mère !* » *L'histoire de Madame A.*

La scène se passe chez le boulanger. Un homme rentre précipitamment dans la boutique et, ignorant la file d'attente, se dirige tout droit vers la commerçante :

– Bonjour Suzanne, comment vas-tu ?

Dans la queue, une voix de femme s'élève, tonitruante.

– Décidément, certaines personnes ne manquent pas de culot ! Monsieur se prend peut-être pour le Président de la République ! Et toi, tu ne réagis même pas ! On pourrait te marcher sur les pieds que tu ne protesterais pas ! Mais dis quelque chose au moins ! Ça te dérangerait de prendre ma défense ! Je te rappelle que je suis ta femme ! »

Monsieur A. est rouge de honte !

– Je t'en prie chérie !

– Ah ne m'appelle pas *Chérie* !

– Écoute, ce n'est pas si grave ! Nous ne sommes pas à quelques secondes près !

– Ah bon ! Et qu'est-ce qu'il en sait celui-là si nous ne sommes pas à quelques secondes près ! Puisque c'est comme ça, tu la feras tout seul la queue ! Je n'ai pas besoin de te rappeler ce qu'il faut ! »

Madame A. offensée, quitte la boulangerie en regardant droit devant elle.

– Excusez-la ! Elle est fatiguée ! Elle a eu beaucoup de soucis à son travail ces derniers temps !

La pâtissière compatissante laisse tomber le Saint Honoré commandé la veille par Monsieur « Je passe devant tout le monde ». Monsieur A., lui, sait bien qu'une fois dehors les commentaires iront bon train sur son compte, surtout sur celui de sa femme. « Eh bien, elle n'a pas bon caractère ! Elle ne doit pas lui rendre la vie facile ! Il est bien à plaindre ! Il se laisse trop faire ! Il devrait se montrer plus autoritaire, lui montrer qu'il est un homme ! » Et patati et patata... Et patatras surtout pour Monsieur A. qui se demande ce qui l'attend à son retour chez lui. Il faudra bien plusieurs jours avant que Martine ne retrouve son calme ! Vraiment il ne parvient pas à comprendre comment sa femme peut se mettre dans un état pareil pour des broutilles ! Elle voudrait dans ces situations qu'il surenchérisse, qu'il hausse le ton ! Mais ce n'est pas dans sa nature. Elle ne veut pas comprendre que quand elle hurle, elle lui fait peur. Il n'a alors qu'une envie, disparaître dans un coin, se faire tout petit, invisible. Elle n'imagine pas à quel point il se sent humilié !

Les cinq cents mètres qui séparent la boulangerie de leur domicile ne suffisent pas à calmer Martine. Cette fois, c'en est trop. Leur couple est mort ! Définitivement ! Elle a besoin d'un homme à ses côtés, pas d'une loque, pense-t-elle rageuse ! Pas d'une serpillière sur laquelle tout le monde s'essuie les pieds ! Martine ne parvient pas à trouver de mots assez durs pour exprimer sa rage ! Il ne veut pas voir pas que, lorsqu'il la laisse se mettre dans un état de furie pareille, il la laisse ressembler à sa mère ! L'humiliation totale ! Moi ! Martine ! Ressembler à ma mère ! Et lui ! Dans ces moments-là, on dirait mon père ! Aussi lâche que lui ! D'ailleurs tous les hommes sont lâches ! Lâches et égoïstes ! Mon père, parlons-en ! Il n'a jamais été fichu de dire *merde* à sa femme ! Et moi qui le plaignais ! Quand je pense que le jour où j'ai traité ma mère de conne – c'est vrai que j'ai exagéré – il m'a giflée ! Je ne suis pas arrivée à lui pardonner ! Tout de même, j'avais seize ans !

Malgré elle, tout en marchant, Martine se retourne et tente d'apercevoir André. Évidemment, il n'a pas l'air de se précipiter pour la rejoindre ! Sûr qu'il parle d'elle avec la boulangère ! Elle parie qu'il aura acheté des gâteaux pour se faire pardonner son silence. Comme s'il suffisait de quelques sucreries pour parvenir à la calmer !

Aujourd'hui, contrairement à d'autres fois où la rage s'était ainsi emparée d'elle, la distance qui sépare Martine de son domicile ne suffit pas à la calmer. Arrivée chez elle, elle ne peut s'empêcher de regarder sa montre. Elle en est sûre, André fait exprès de traîner, de la laisser toute seule ! Dix minutes plus tard, il arrive enfin. Martine crie, hurle qu'il est un minable, qu'elle se demande ce qu'elle fait avec un homme pareil ! Et lui, comme un idiot, qui tente de se justifier, qui lui fait ses yeux de chien battu ! Il ne comprendra donc jamais que la seule conduite à tenir serait de se montrer plus ferme, de lui dire « Maintenant ça suffit ! » Que ce serait la seule façon de la calmer ! Non, au lieu de cela, il baisse les yeux, préfère éviter son regard. Pire encore, il tente de lui prendre le bras pour l'amadouer !

Et vlan ! La claque est partie sans même que Martine ne s'en rende compte ! André est resté figé, immobile ! Les larmes aux yeux. Martine l'a laissé là, stupéfait ! Elle a tourné les talons, plus tout à fait enragée, davantage désespérée. Cette gifle, c'est comme si, près de vingt ans plus tard, elle l'avait enfin rendue à son père ! Comment leur couple a-t-il pu en arriver là ? Comment a-t-il pu faire d'elle une femme aussi agressive, aussi violente ? Pourtant elle sait qu'André est le seul homme sur qui elle a pu réellement compter depuis toujours ! La preuve, il n'avait pas hésité un seul instant à la défendre des années plus tôt lorsqu'elle avait gravement été mise en cause dans son travail ! Depuis ce jour, elle est convaincue qu'il n'y aura pas d'autre homme dans sa vie ! De plus, n'est-ce pas justement de son calme,

de sa capacité à garder son sang froid qu'elle était tombée amoureuse avec l'espoir que ce calme deviendrait progressivement un peu le sien. Il y a combien d'années déjà ?

C'était il y a si longtemps !

André a du mal à se remettre en mouvement. Comment vont-ils dorénavant pouvoir se faire face ? Se dire encore qu'ils s'aiment ? D'ailleurs, ils ne se le disent plus depuis longtemps. Sûrement est-il responsable ? Il est trop lâche. La force de caractère de Martine, il aurait tant voulu la faire sienne ! Au lieu de cela, elle a fait de lui un pleutre. Encore plus qu'avant ! Toujours là à quémander une miette d'amour ! La faute de son père qui toujours lui répétait que son frère était tellement plus ceci, tellement plus cela... Tellement plus que lui dans tous les domaines ! Et sa mère qui ne disait rien ! Quant à Martine, il sait qu'au fond d'elle-même, elle n'est pas méchante, seulement malheureuse. Terriblement malheureuse ! Enfin probablement.

La vie est mal faite.

Et puis à quoi bon réécrire l'histoire ! Il faut passer aux actes tant qu'il est encore temps ! Depuis des mois Martine insiste pour consulter un thérapeute de couple !

Je n'ai plus le choix, se dit André pour lui-même, il faut y aller. Pour une fois, prendre mon courage à deux mains, la rejoindre dans la chambre et lui parler :

– Martine, j'ai réfléchi, ton idée d'une thérapie de couple, finalement je veux bien essayer...

– C'est maintenant que tu te décides ! lui répond Martine toujours en colère. Je crains qu'il ne soit trop tard ! Tu n'as qu'à te débrouiller pour prendre le rendez-vous. Le numéro de téléphone est dans le carnet d'adresses.

### **« Jamais sans ma mère » Le cas de Madame B.**

Madame B. est liée à sa mère par une promesse. Celle faite à son père peu avant sa mort : veiller sur elle quoi qu'il arrive ! Depuis, pas un jour sans qu'elle ne lui rende visite ou ne lui téléphone pour prendre de ses nouvelles ! À tel point que même sa mère trouve excessif tant de prévenance à son égard ! Évidemment les répercussions sur la vie de couple de Madame B. ne sont pas absentes. Fabien, son mari, a d'ailleurs décidé de ne plus se rendre chez sa belle-mère. De plus, il n'accepte pas plus d'une visite de sa part toutes les deux semaines ! Mais rien n'y fait pour son épouse : une promesse est une promesse !

Les scènes de ménages sont devenues depuis si nombreuses qu'Amélie, leur fille, s'en est plainte auprès de son institutrice laquelle a convoqué les

parents et les a menacés d'un signalement s'ils ne faisaient rien pour mettre un terme à cette situation !

Au thérapeute qu'ils ont décidé de rencontrer, Madame B. explique qu'elle est une femme fragile, qui a besoin de se sentir protégée. Elle le reconnaît : voir sa mère tous les jours lui fait du bien. Elle est si nostalgique de l'enfance heureuse qu'elle a connu auprès d'elle ! Elle lui doit bien en retour de la choyer un peu. C'est ce dont Madame B. tente de nous persuader, qui sait peut-être, pour mieux s'en convaincre elle-même ! Car les énigmes la concernant ne manquent pas. Par exemple, comment comprendre que tous les soirs, en particulier si son mari est de service de nuit, elle s'enferme à clef dans sa chambre après avoir vérifié qu'aucun intrus ne s'est caché dans l'armoire ou sous le lit ! Bien sûr Amélie n'est pas rassurée de savoir sa mère enfermée ainsi. À son tour, elle se sent à la merci de n'importe quel danger sans être certaine de pouvoir compter sur elle. Mais Madame B. n'y peut rien, c'est plus fort qu'elle !

Comment, dans ces conditions, admettre sans s'étonner que son enfance ait été si heureuse ?

Pourtant, Madame B. a beau chercher dans ses souvenirs, rien n'y fait. Par exemple sa mère lui faisait totalement confiance.

– Quand j'étais petite, je voulais être danseuse ! Même encore maintenant, c'est le métier que j'aurais voulu exercer ! Ma mère m'avait inscrite à l'école de danse de l'Opéra. Trois fois par semaine, je prenais le train toute seule de Villeneuve Saint Georges à Paris puis le métro pour m'y rendre ! Je dois avouer, j'y ai fait de drôles de rencontres !

Madame B. a du rose aux joues.

– Il y avait un exhibitionniste. Il m'avait repérée ! Je détournais la tête mais quand même ! À douze ans, j'ai été victime d'une tentative de viol ! Je n'ai jamais rien dit à ma mère sinon elle ne m'aurait pas laissé continuer !

– Mais, finalement vous avez renoncé à votre projet ? remarque le thérapeute.

– C'est ma mère ! Quand j'ai eu dix-sept ans, j'avais du mal à tout mener de front, la danse et le lycée. Elle m'a retiré du cours, pour elle le bac, c'était le plus important ! Mais je ne lui en veux pas. Si ça se trouve, je serais peut-être devenue danseuse étoile... J'étais vraiment douée ! Quand je pense à tout ce que je lui ai caché durant ces années dans les trains...

Les joues de Madame B. s'empourprent.

– À quinze ans, j'avais déjà plein de petits amis... Je papillonnais... Quand même, je me dis maintenant que ce n'était pas normal ! Je les laissais me raccompagner à la maison, je ne me cachais pas pour les embrasser. Ma mère a toujours été très large d'esprit. Je me demande ce que je serais devenue si je n'avais pas rencontré mon mari ! J'avais presque dix-neuf ans.

Il savait que j'étais, disons... légère. Il m'a prévenue : si on sort ensemble, tu dois rester fidèle. J'ai pensé que c'était l'homme qu'il me fallait. En fait, j'étais trop jeune pour comprendre qu'il voulait seulement prendre le pouvoir sur moi ! C'est maintenant que je le réalise, quand je vois les comédies qu'il me fait parce que je vais voir ma mère ! Même Amélie est d'accord avec moi ! Elle est très attachée à sa mamy. Elle est contente de la voir tous les jours. C'est vrai que sa meilleure copine habite juste à côté. Tout de même, elle ne comprend pas pourquoi son père fait de telles comédies. D'ailleurs, je ne dis pas tout à Fabien. Avec ma fille, nous avons nos petits secrets.

### **Commentaire**

Plusieurs aspects relient et différencient ces deux exemples.

Madame A. redoute de ressembler un jour à sa mère, cette femme agressive soupçonnée d'avoir rendu son mari malheureux. Un homme qui en réalité s'est avéré être un lâche. La rage est là, reconnue, identifiée. Monsieur A. aura pour tâche de tenter de l'apaiser. Et s'il n'y parvient pas, gare à lui !

Chez Madame B., la rage semble enfouie, ne pouvant être reconnue. Elle a laissé la place à la culpabilité. Le sentiment de cacher quelque chose pour ne pas courir le risque, enfant, de devoir renoncer à son projet. Mais surtout l'idée que, peut-être, le spectacle de cet exhibitionniste auquel la fillette ne tentait pas de se soustraire serait révélateur de quelque vice enfoui mais présent dans son esprit. En réalité, Madame B. ne peut nommer l'aveuglement de sa mère, encore moins lui en faire reproche. Un aveuglement tel qu'il pourrait bien être voisin de l'indifférence. Qui sait quelle était réellement l'intention de cette mère en contraignant sa fille à renoncer à son projet de devenir danseuse professionnelle, un projet sur le point d'aboutir ? Consciente de se mettre en danger, Madame B. aurait-elle, pour se protéger, accepté sans contester ? Celui qui allait plus tard devenir son mari, bien qu'à l'époque seulement âgé de quinze ans, aurait-il été le premier personnage protecteur de son histoire ? En effet, le père de Madame B., cet homme qu'elle ne veut pas trahir et vis-à-vis duquel elle se sent engagée, est totalement absent de son discours.

Dans un cas, la mère est l'anti-modèle. Elle représente ce qu'il ne faut pas être et devient un obstacle dans la relation au père. Adolescente, Madame A. ne pensait-elle pas qu'elle aurait été une bien meilleure compagne pour son père ! Jusqu'à cette gifle.

Dans l'autre, elle se transforme en une quête que la mort du père devrait rendre enfin accessible ! En fait, la suite des entretiens fit apparaître que, dans cette famille de génération en génération, les filles étaient élevées

par les grand-mères maternelles. Madame B. avait elle-même connu cette séparation jusqu'à l'âge de sept ans, séparation vécue par sa mère comme un rapt, ce que sa grand-mère avait également ressenti dans les mêmes circonstances. Les pères étaient soit décédés très tôt, conséquence des guerres, soit condamnés au silence, condamnation qu'ils semblaient accepter sans jamais se révolter. (À moins que leur éviction ne soit rien d'autre qu'une tentative de protection des filles d'un mal devant rester secret.)

Finalement, derrière cette quête exprimée par les visites quotidiennes de Madame B. et de sa fille à sa mère, se cachait une stratégie pour éviter qu'à son tour Amélie ne soit l'objet d'un rapt, stratégie aboutissant à un autre vol : celui de l'enfant à son père. Dans ces conditions, se taire serait revenu pour Monsieur B. à accepter de s'exclure à son tour de la relation mère-fille. Mais, s'opposer à sa femme mettait le couple en danger.

Ainsi, au-delà des différences entre ces deux situations, le couple, dans chacune d'elles, semble échouer ou être mis en danger dans sa fonction thérapeutique. L'origine de la demande de thérapie, ou plus exactement ce qui la déclenche est lié à l'échec des hommes dans leur rôle de tiers différenciateur pour reprendre notre première hypothèse.

- Monsieur A. ne réussit pas à apaiser la rage de son épouse. Sa lâcheté fait de lui un homme semblable à son beau-père.
- Monsieur B. est menacé d'être écarté à son tour de la relation mère-fille comme si tous les hommes successivement étaient un obstacle à ce lien.

Le couple, victime innocente, court le risque d'être sacrifié. Sacrifice qui, en réalité, pourrait n'être rien d'autre qu'une ultime tentative pour éviter le chaos qu'engendre la violence, conséquence de l'indifférenciation intergénérationnelle.

Quant aux mères, elles peuvent, enfin, crier victoire.

« Toi qui me jugeais, qui pensais secrètement que je n'étais pas la femme que ton père méritait, regarde-toi ! Tu n'as même pas su garder ton mari ! » pourrait affirmer celle de Madame A. !

Ou bien : « Toi qui te croyais si maligne au point de vouloir te passer de moi, c'est vers moi que tu reviens ! Et moi seule ! »

*[La mère de Madame B. que nous avons souhaité rencontrer avec sa fille, débuta ainsi l'entretien : « Je suppose que vous avez demandé à me voir pour que je vous dise ce que je pense de mon gendre ! Et bien, je ne l'ai jamais aimé ! D'ailleurs lorsque j'ai demandé à ma fille pourquoi elle l'avait épousé, elle m'a répondu : Parce qu'il était bel homme ! Comme si c'était une raison suffisante ! Je savais bien qu'un jour elle le regretterait ! » En aucun cas la fille ne devait dépasser la mère. Ni danseuse, ni heureuse en ménage !]*

## Une deuxième victime émissaire : l'enfant

---

Ce scénario s'observe plus fréquemment lorsque la mère a été victime de maltraitances, particulièrement de maltraitances sexuelles.

Parmi les nombreuses questions que se posent les enfants lorsqu'ils sont victimes de telles violences, les deux suivantes reviennent systématiquement :

– Pourquoi est-ce moi que mon agresseur choisit pour faire ces *choses-là* avec lui ?

– Est-ce que plus tard je le ferai aussi ?

À la première question, nombreux sont les enfants qui se persuadent que ce mal dont ils sont les victimes était déjà là en eux, peut-être depuis toujours. Selon ces enfants, leur agresseur l'aurait deviné et n'aurait fait que mettre à jour des pensées qui sommeillaient en eux à leur insu. La réponse à la deuxième question est différée dans le temps et ne dépend pas d'eux seuls. En effet, il ne suffit pas toujours qu'un enfant se dise qu'il ne le fera jamais pour en avoir une assurance définitive et pour être certain que ses enfants ne connaîtront pas à leur tour un sort identique. Les circonstances relationnelles joueront parfois un rôle déterminant.

De même, en grandissant, une femme ayant été victime d'abus s'interrogera sur la mère qu'elle s'apprête à devenir :

– Contrairement à ma mère qui ne m'a pas protégée, serai-je capable de me montrer suffisamment attentive à mes enfants ?

Ce questionnement ne s'arrête pas là. Il en appelle un autre :

– Quel genre de mari serai-je capable de choisir et donc quelle sorte de mère le père de mes enfants (ou/et mon compagnon lorsqu'il ne s'agit pas du même homme), fera-t-il de moi ?

Finalement, dans ces situations, la question pour la mère n'est pas uniquement d'éviter de faire subir à ses enfants le mal dont elle a été victime mais également de ne pas être une mère identique à la sienne, une mère qui n'a pas su *voir*, qui n'a pas su la protéger<sup>2</sup>.

L'histoire de Lucille et Martin illustrera ce processus. Bien sûr, il convient de se garder de tirer trop rapidement des conclusions générales à partir d'un exemple clinique.

### ***De mère en fille, mettre un terme à la répétition***

– Vous voulez savoir comment j'ai deviné ce qui se passait pour ma fille ?

---

2. Évidemment ce questionnement pourrait tout autant être attribué aux hommes. Pour une appréhension plus complète de ces situations, nous renvoyons le lecteur à la troisième édition des *Stratégies de l'indifférence*, E.S.F. éditeur, Paris, 2002

Madame C. sourit au thérapeute, visiblement satisfaite de s'être montrée si clairvoyante. Ce n'est pas son mari qui aurait eu l'idée de questionner leur fille ! Non seulement il ne voit rien, mais en plus, avec lui, rien n'est grave.

– S'il vous plaît ?

– C'est simple, j'avais remarqué des taches suspectes depuis quelque temps dans ses culottes. Je lui ai demandé si personne ne lui avait fait du mal, n'avait essayé de l'embêter... Elle a d'abord dit « non », mais comme j'étais certaine qu'il se passait quelque chose... Elle a fini par avouer ce que son frère lui faisait. Cela durait apparemment depuis plusieurs mois. Depuis qu'elle a huit ans

Lucille va s'asseoir sur les genoux de sa mère. Avec un sourire complice, elle regarde son frère.

– C'est ça que je ne comprends pas. Ils sont inséparables tous les deux. Depuis toujours. Martin m'a expliqué que c'était sa sœur qui lui demandait. Il a tendance à mentir. D'ailleurs Lucille ne l'a jamais dit. Mon mari pense qu'il s'agit de jeux d'enfants, qu'il ne faut pas dramatiser. Mais tout de même, Martin a douze ans. Et puis... D'après ce que Lucille m'a expliqué, c'est allé assez loin.

Martin, gêné, explique qu'il a honte de ce qu'il a fait. Bien sûr, sa mère lui a demandé si lui-même avait été victime d'agression. Mais non, il n'a aucun souvenir de ce genre. Il voulait juste « faire l'expérience ». La veille du jour où c'est arrivé, pour la première fois, ils en avaient parlé au collègue entre copains, explique-t-il. Il s'était trouvé un peu ridicule face aux autres qui, tous, prétendaient avoir déjà eu l'occasion d'embrasser une fille, de se faire caresser... Au départ, il n'avait pas d'autre intention. Puis tout était allé trop loin.

Contrairement à son mari, Madame C. refuse de banaliser cet événement, elle-même et son frère ayant été victimes d'abus sexuels de la part de leur père. Elle est d'ailleurs depuis restée très liée avec ce frère qu'elle n'hésite pas à accueillir chez elle lorsqu'il traverse des moments difficiles. Leur mère n'avait jamais rien pu empêcher. Elle s'était laissée mourir abandonnant ainsi ses enfants à un homme alcoolique et capable des pires perversions.

Très tôt, Madame C. s'était juré de tout faire pour qu'un tel drame n'arrive pas à ses enfants, de se montrer dans ce domaine des plus attentives. Malheureusement, on ne peut pas tout prévoir. Que Martin ait pu se rendre à son tour coupable d'un tel crime la terrorise. Et ce ne sont pas les propos de son mari qui vont la rassurer. Bien au contraire ! Elle a le sentiment de devoir faire face seule ! Une fois de plus !

Reçu individuellement, Martin maintient ce que sa mère refuse de croire. S'il est bien responsable pour « la première expérience », c'est sa sœur qui, les fois suivantes, insistait pour qu'ils recommencent, allant même jusqu'à le menacer de tout dire à leur mère s'il refusait. Madame C. répétant régulièrement « qu'à force de lui donner des soucis, ses enfants allaient la faire claquer », il préférerait céder. Ensuite, il reconnaît en avoir eu envie lui-aussi, mais il expliquait régulièrement à sa sœur « que ce n'était pas bien, qu'il fallait arrêter ! ». Malheureusement, comme sa mère nous l'avait effectivement précisé, le mensonge ne lui était pas étranger quand il était enfant, ses parents ont toujours refusé de le croire.

Lucille, reçue seule à son tour, confirme la version de son frère. Dans ces conditions, la question concernant d'éventuels abus subis antérieurement se pose cette fois pour la fillette et non plus pour Martin.

– Quand ton frère t'a demandé la première fois, tu étais surprise ou pas surprise ?

– Pas surprise !

– Mais si tu n'étais pas surprise, est-ce que cela veut dire que quelqu'un te l'avait déjà demandé dans le passé ?

– Non, personne.

Malgré l'apparente sincérité de l'enfant, nous préférons risquer une hypothèse :

– Si personne ne t'a fait du mal, c'est tant mieux. Mais... Je pensais... Imaginons que quelqu'un t'aie fait du mal et que ce soit quelqu'un que ta maman aime bien... Je me dis... Ce serait drôlement difficile pour toi d'en parler parce que tu aurais peur de lui faire de la peine...

– Pas seulement maman, aussi papa puisque c'est son papa !

– Le papa de ton papa ?

– Oui, il me l'a fait quatre fois ! Je l'avais dit à Martin. C'est comme ça qu'il a eu l'idée de me le faire. J'avais fait la moitié du chemin en lui racontant.

Finalement, Lucille fera part de l'excitation ressentie lors de ces agressions et de sa peur d'avoir, une fois devenue grande, « toujours envie de le faire, avec des petits comme avec des grands ! »

On devine l'état de stupéfaction des parents, en particulier de la mère, lorsque nous leur avons rapporté les déclarations de leur enfant. Comment cette femme qui avait subi des agressions sexuelles dans un contexte de violence, pouvait-elle concevoir que sa fille ait éprouvé du plaisir dans de telles circonstances ! De son côté, Martin expliqua qu'il n'avait aucun souvenir des confidences de sa sœur ! À l'époque, il n'avait pas prêté attention à ses propos.

*[Monsieur C. à qui sa femme posa instantanément la question, affirma n'avoir jamais lui-même été victime d'abus de la part de son père. En revanche, il avait le souvenir des scènes de violence entre ses parents. Alors âgé de huit ou neuf ans, il intervenait pour les séparer, craignant sinon qu'ils ne s'entretuent. Enfant unique, il devait faire face seul à ces conflits. Dans un premier temps, il affirmera ne pas en avoir spécialement souffert puis, ému, expliquera qu'il s'était construit une sorte de rempart autour de lui pour se protéger de la souffrance en tentant de se convaincre de la banalité de cette situation. ]*

### **Quand la mère projette sur sa fille l'aversion qu'elle a vis-à-vis d'elle-même**

---

Dans l'exemple précédent, le traumatisme subi par la mère entraîne une méconnaissance de la fille. La promesse qu'elle s'était fait à elle-même que jamais ses enfants ne connaîtraient pareille épreuve, l'avait convaincue d'avoir été attentive et totalement protectrice. Ainsi, le désir que le sort de Lucille ne soit pas semblable au sien les poussait toutes deux à un destin semblable avec malgré tout une différence importante concernant la vision que l'une et l'autre avaient d'elles-mêmes. La mère pensait être sur terre pour ça, mais éprouvait de l'aversion pour ce qui lui était demandé. La fille, elle, éprouvait un plaisir qu'elle savait interdit.

L'observation de nombreux cas permet d'imaginer ce qu'aurait pu être l'évolution de Lucille si le silence avait continué d'entourer les actes dont elle se rendait coupable avec son frère. Quelle image d'adolescente puis de mère aurait-elle eu d'elle-même plus tard ? Se serait-elle considérée comme un être définitivement perversi et surtout capable de pervertir les autres, grands ou petits, voire même ses enfants ?

Qui sait si, comme cette mère elle-aussi victime d'agressions sexuelles et rencontrée récemment, elle n'aurait pas plus tard traité sa fille de « chiasse ».

En effet, quand la mère se considère comme de la *merde*, cela augure mal de ce qui peut sortir de son ventre. Surtout si ça lui ressemble !

Bien sûr la réponse à cette dernière interrogation est incertaine et ne dépend pas seulement de la fille devenue mère. Là encore, la présence d'un tiers différenciateur est déterminante.

*« Si je traite mon enfant de chiasse, son père me laissera-t-il détruire cette fille que nous avons eu ensemble ? S'il ne dit rien, cela signifie-t-il qu'il ne me considère pas capable de mettre au monde autre chose que de la merde, ce qui voudrait dire qu'à ses yeux, je ne vaudrais pas mieux qu'une merde. Mais si je ne suis rien d'autre pour lui, force est d'admettre que je suis*

*seulement capable de me faire aimer par un homme apte à aimer un déchet, que je ne mérite rien d'autre ! Preuve que j'en suis un et que seul un déchet peut sortir de mon ventre ! »*

La boucle est bouclée.

## En conclusion

---

À partir de ces différents exemples, il semble qu'au-delà de la présence nécessaire d'un tiers séparateur souvent évoquée dans la littérature, à propos par exemple de la relation du nourrisson avec sa mère ou pour favoriser la résolution de conflits parent/enfant à l'adolescence, la fonction différenciatrice du tiers sera déterminante pour éviter l'apparition de la violence ou sa perpétuation d'une génération à l'autre, qu'elle prenne la forme d'une violence tournée vers les autres ou tournée vers soi.

Cette fonction, le thérapeute ou les différents intervenants devront la remplir tout d'abord en se gardant d'identifier les filles à leurs mères et, plus généralement, les enfants à leurs parents en croyant inéluctable la répétition intergénérationnelle de carences ou de maltraitements multiples, ou encore en identifiant les enfants à une catégorie sociale incapable de produire autre chose que de la violence, processus qui ferait de la jeunesse le bouc émissaire d'une société doutant d'elle-même.

## Références et lectures conseillées

---

- CAILLÉ P. (1999) : La société post-moderne peut-elle faire l'économie du couple ?  
*Cahiers critiques de thérapie familiale et de pratiques de réseaux. Crises de Couples* 23 :15-31.
- COUCHARD F. (1992) : *Violences et emprises maternelles*, Dunod, Paris.
- GIRARD René (1972) : *La violence et le sacré*, Bernard Grasset, Paris.
- HÉRITIER F. (1995) : *Les deux sœurs et leur mère*, Odile Jacob, Paris.
- HÉRITIER F. (1998) : *Masculin féminin*, Odile Jacob, Paris.
- MUGNIER Jean-Paul (2002) : *Les stratégies de l'indifférence, suivi de la prise en charge de l'enfant victime d'abus sexuels et de sa famille*, E.S.F., Paris.
- MUGNIER Jean-Paul (1999) : *Le silence des enfants*, L'Harmattan, Paris.